

Il arrive fréquemment que l'on confonde Babel et Babylone, de même que l'on confond la grande Tour et la ziggourat Etemenanki aux sept terrasses de briques émaillées. Celle-ci est prise pour celle-là ; c'est une erreur que commettent la plupart des voyageurs, lesquels s'arrêtent au spectacle de la cité opulente et tapageuse, de la ziggourat aux mille couleurs, de ses temples, sans chercher au-delà et plus loin la grande Tour plus secrète qui domine.

Il est vrai qu'on ne la découvre pas aisément. Les conditions climatiques sont mystérieuses sur les plateaux de Babylone où il se forme d'immenses nappes de brume, probablement dues à l'évaporation très forte des eaux de la vallée. En effet, si l'on s'écarte de la ville par le nord, tournant le dos à l'Euphrate – à son affluent plutôt – en prenant la direction du Tigre et du Dijale, on se trouve après une ascension de quelques heures en face d'un brouillard lumineux qui décourage toute exploration du véritable pays de Chinéar ; là, précisément, se tient Babel, la « porte de Dieu ».

Renseigné par les anciennes prophéties, j'ai voulu vérifier sur les lieux l'existence de Babel et de sa tour qu'on disait énorme et prodigieuse ; il me semblait impérieux de voir cette merveille et de la visiter une fois au cours de mon passage sur cette terre. La curiosité m'a toujours poussé sur les routes ; les mystères l'ont toujours excitée.

J'ai fait ce voyage en compagnie de Valesta, mon amie, que j'avais affublée pour l'occasion d'un long manteau de pèlerin, tant je craignais les périls du chemin, les brigands, les nomades ou les marchands d'esclaves. Mes craintes étaient fondées. Plusieurs fois, au cours de nos haltes dans les villes, les bourgades, les campements de quelque tribu, on reconnut qu'elle était femme et je me dépêtrais malaisément de ces situations. On voulait m'acheter Valesta et l'épouser sur l'heure ; je jurais qu'elle était mienne ; on me jugeait trop jeune pour qu'elle fût mon épouse, on la croyait ma sœur. Toutes ces difficultés me firent pousser plus loin le subterfuge ; je lui nouais la chevelure qu'elle avait fort longue et la glissais dans sa tunique, traçais au charbon des moustaches et un semblant de barbe sur son visage féminin, lui rabattais le capuchon. Interdiction lui était faite de parler en présence des hommes ; devant ceux-ci, je déclarais mon compagnon muet.

C'est ainsi que nous pûmes atteindre Babylone sans encombre – que nous visitâmes – et traverser la ville pour gagner ensuite les hauteurs, suivant les directives de mon vieux maître et celles des écritures sacrées. Le brouillard qui nous attendait sur les plateaux ne nous fit pas reculer, au contraire. Maintenant avec assurance notre direction vers le nord, nous le traversâmes durant une bonne heure,

et la suite nous donna raison : au-delà des dernières brumes, se découvrit un paysage féerique et sans commune mesure avec ce que l'on voit ordinairement. Terrasses, bassins, canaux, escaliers majestueux et sculptés, colonnes et portiques de marbre, arbres et plantes de toute espèce cultivés avec un soin infini, terre-pleins fleuris s'étalaient devant nous jusqu'à perte de vue, ravissant nos regards. Rien n'était négligé ; les pavements offraient à nos pas des mosaïques rares ; les ouvrages maçonnés étaient rehaussés de jaspe, d'onyx et de sardoine, et des jeux d'eau qui circulaient partout irriguaient cet ensemble à la manière des sangs qui irriguent le corps. Quelquefois des terrasses en surplomb donnaient à cet espace un air de folie paradisiaque.

Je ne doutais plus que j'étais en présence des fameux jardins suspendus, bien plus beaux et plus riches que les pâles imitations de Babylone. L'endroit pourtant était étrangement désert et – ce qui me déçut un peu – aucune tour ne surgissait à l'horizon.

Jugeant qu'il nous faudrait poursuivre plus avant pour découvrir celle-ci, mais ravis par ce lieu qui nous offrait un repos attendu, nous décidâmes d'y séjourner quelques heures et d'en goûter les charmes. Valesta, qui ruisselait de sueur sous son large manteau, se débarrassa sans attendre de l'habit encombrant et défît sa tunique pour se plonger nue dans le bassin le plus proche. Inquiet tout de même, je surveillai les environs avant de l'y rejoindre ; bientôt, nous barbotions comme deux jeunes cabris dans une eau fraîche et aussi claire que le cristal. Le soleil que les brumes de l'air adoucissaient en cet endroit, nous sécha bien vite ; nous choisîmes une terrasse d'herbe molle et parsemée de fleurs minuscules pareilles à des étoiles. Puis le désir monta en nous, et je couvris ma compagne.

Valesta avait ceci de particulier qu'elle était toujours prompte à l'amour, violente dans l'étreinte. Ses effusions, démesurées, ne laissaient pas de m'étonner au point que

j'ignorais le plus souvent si j'étais ou non à l'origine de ses transports. Elle riait, gémissait, se cambrait, criait et se convulsait dans une jouissance lointaine qui m'était étrangère. Quand j'étreignais Valesta, il me semblait qu'elle s'évadait de moi.

Ainsi en fut-il de cette fois comme des autres. Son corps disparut dans une ardeur solitaire, et – était-ce le lieu, la circonstance ? – j'en conçus du dépit, une jalousie peut-être, ce qui me fit accélérer mon mouvement pour dérober mon plaisir ; tâchant de la rejoindre dans son ivresse excessive, je fermai les yeux, me lançai avec fougue, me jetai à sa suite...

...Pour m'éveiller étrangement dans un endroit inconnu. La face contre le sol, gesticulant encore dans une étreinte imaginaire, j'étais en réalité allongé sur un rehaussement de briques qui longeait une paroi. S'éveiller est bien le mot qui convient. J'avais la sensation d'avoir rêvé ce long voyage vers Babel, d'avoir goûté en ses jardins des plaisirs irréels ; je me sentais déçu par la stupide inconsistance des songes. Seul, au milieu de ces fantaisies nébuleuses, émergeait le souvenir enveloppant de Valesta toujours présente, toujours vivante, et que je n'avais pas inventée. Valesta existait bel et bien.

J'ouvrais un œil, puis l'autre, le regard étonné, tâchant de reconnaître les lieux. Tout proche de moi, sur ce même rehaussement de briques, un vieillard allongé lui aussi semblait dormir. De sa tête, je n'apercevais qu'une tignasse grise et longue, laquelle se mélangeait à une barbe du même crin. Le reste du corps était enveloppé d'un manteau usagé duquel dépassaient deux pieds nus et bien cornés. Une canne gisait dans sa proximité.

Je me soulevai alors et, sortant de ma torpeur, je résolus de m'inquiéter de ma présence en cet endroit. Mon regard balaya l'espace alentour ; ce qu'il vit était immense et circulaire. Au centre de cet espace, un pilier colossal – large d'une douzaine de brasses environ et autour duquel s'enroulaient deux escaliers de pierre – présidait à une giration de colonnes, lesquelles me firent aussitôt penser aux styles papyrifomes des temples du Nil. Là cependant s'arrête la comparaison. Ces colonnes, puissantes, ne supportaient aucune architrave – ce qu'on appelle chez nous l'épistyle – mais des voûtes au contraire qui rayonnaient elles aussi autour du pilier central, à quelque huit brasses

de haut. L'architecture m'étonna tant par son audace que par son aspect composite et la décoration très riche qui proliférait partout ; son aménagement quant à lui me déconcerta tout à fait. Des tentures de lin, de soie brodée, des constructions légères de bois, de tissu et de pierres sculptées, des terrasses, des niveaux différents agencés avec art, de petits escaliers, des bassins, des jardins même occupaient cet endroit dans une parfaite harmonie. Le luxe, l'ordre, la propreté régnaient en maîtres ; mais non le silence cette fois. Une foule bigarrée - semblable à celle de Babylone, cependant plus étrange, plus disparate encore - évoluait dans cet ensemble et y faisait grand bruit. Des musiques circulaient aussi, des paroles lancées avec des porte-voix ; une lumière douce et dorée, pareille à celle d'un soleil couchant, baignait cette atmosphère tapageuse où se mêlaient parfums de fleurs, odeurs d'encens et - dois-je le dire ?... - d'urine également.

Je crus qu'à nouveau je dormais, ou que mon rêve après une éclipse soudaine reprenait. Mais je n'apercevais nullement Valesta. Non loin de moi, sur une terrasse et parmi les coussins, une jeune femme paressait, ou peut-être attendait quelque chose. Je me levai et vins près d'elle ; aussitôt, elle m'adressa un large sourire.

— Babel te salue, babélien, me dit-elle avant même que je pusse prononcer une parole. Je te vois désorienté ; que puis-je pour t'être agréable ?

Devant tant d'obligeance et de promptitude, devant l'étrangeté aussi de cette personne, je fus à la fois charmé et confus. Je balbutiai :

— Où suis-je ?

Elle haussa les sourcils ; et je remarquai qu'elle n'avait pas de sourcils, pas plus d'ailleurs que de cheveux sur la tête. Cette nudité absolue du crâne et de la face accapara mon regard au point qu'il dut paraître parfaitement idiot. Elle éclata d'un rire léger.

— Mais à Babel, babélien ! s'exclama-t-elle gentiment.
Au premier sol de Babel.

— Babel... répétais-je, stupéfait, ne sachant par quel prodige j'avais pu m'introduire en ce lieu.

Je m'éloignai ; et, comme les idées dansaient dans ma tête comme des mouches bourdonnantes, je résolus de regagner mon endroit pour les remettre en ordre. Je repris place sur le muret de briques, près du vieillard qui dormait, me frottai les yeux pour m'éveiller tout à fait et me mis à penser intensément. Ainsi la tour de Babel était creuse, et non pleine comme les ziggourats. Ainsi les babéliens l'habitaient, ce qui expliquait sans doute la solitude des jardins extérieurs. Quant au reste, la disparition de Valesta et ma présence déportée en ce lieu, cette tour elle-même surgie de je-ne-savais où, je ne pouvais l'expliquer. Je me torturai l'esprit de mille façons ; je conclus qu'un puissant sortilège me faisait toujours rêver.

— Qui es-tu ? fit une voix à mon côté.

Mon voisin s'était redressé ; je vis sa tête ébouriffée, son visage ridé, sa barbe drue. Deux yeux vides me cherchaient et je compris que leurs regards étaient aveugles. Soulagé pourtant de pouvoir confier mon désarroi, je voulus me nommer ; hélas, après un puissant effort de mémoire, je bredouillai :

— C'est étrange... Je ne me souviens plus de mon nom.

— Ah ! s'exclama le vieillard. Ça au moins c'est original. Ordinairement, tout le monde crie haut et fort son nom, pour qu'on ne l'oublie pas, et le promène partout comme une fille promène son derrière. Et voilà que toi, tu oublies ton propre nom ! Alors, dis-moi, tu n'existes pas ?

— Je m'interroge, répondis-je.

— Ça ne fait rien, reprit-il. Après tout, on peut vivre sans nom ; il suffit de dresser l'oreille et d'inventer à l'occasion. En général, personne n'écoute le nom du voi-

sin ; chacun n'entend que le sien. Même les femmes ont un nom à présent. Tu ne trouves pas cela curieux ?

Je haussai les épaules sans comprendre.

— Ma femme a un nom, dis-je. Et je ne trouve pas cela curieux. D'ailleurs, je me souviens de son nom ; elle se nomme Valesta. Mais elle aussi je l'ai perdue.

Il chercha à me dévisager de ses yeux morts ; il semblait ébahi.

— Ta femme ? dit-il. Tu es marié ? Comment donc as-tu accompli ce prodige ?

Je crus sur l'instant qu'il délirait ou que son crâne était fêlé. Mais n'ayant que lui pour confident, j'allais tout droit au but.

— Ecoute-moi, lui confiai-je. Je suis entré en cet endroit, il y a peu de temps. Valesta était avec moi...

Il m'interrompit :

— Tu es entré ?

— J'en ai l'impression.

— Il n'y a pas d'entrée, affirma-t-il.

Je me levai soudain, en proie à la panique, et mon regard circula fiévreusement tout alentour. En effet, au-dessus de la paroi qui entourait l'espace, je ne vis qu'une large galerie donnant accès à de multiples constructions, mais nul agencement qui pût ressembler à une porte ou à une quelconque ouverture. Je revins vers l'aveugle, avec l'amère conviction que j'étais prisonnier d'un maléfice, que j'avais laissé mon nom dehors, et Valesta peut-être avec. Faisant fi de ma stupeur, le vieillard me glissa à l'oreille :

— Je m'appelle Arcaïdème le mède. En des temps plus anciens, j'étais architecte et inventeur ; maintenant, je suis un fonctionnaire besogneux. Mais ça revient au même. Tout d'ailleurs revient au même.

Agacé, très inquiet, je souris avec dédain.

— Oui, continua-t-il, comme s'il avait perçu en moi un doute quant à sa conclusion philosophique — je suis

l'inventeur du levier et de la roue dentée, des miroirs solaires et de la vis sans fin. Je sais calculer le volume de la tour ; pour moi, les cercles n'ont plus de secrets, les cylindres non plus, ni les sphères. Tous ceux qui prétendent le contraire sont des faussaires et des imitateurs. Toutes les formules m'appartiennent !

Heureusement mon compagnon arrêta là ses confidences et s'allongea pour se rendormir. Je revins donc à ma préoccupation initiale qui était de retrouver Valesta, ou tout au moins de m'assurer qu'elle n'errait pas aux environs. À ma recherche. Dans la tour, ou bien hors de la tour. L'absence d'ouvertures sur le dehors avait en soi quelque chose d'inquiétant, certes, mais cette question me semblait secondaire. Je me levai, fis quelques pas hésitants et abordai de nouveau la jeune femme sans cheveux.

— Babel te salue, babélien, me dit-elle de sa voix charmante ; je te vois désorienté...

— Oui, dis-je ; je sais.

— Que puis-je pour toi ? reprit-elle, toujours souriante.

— Eh bien voilà, lui confiai-je. Je cherche une femme.

— Tu la trouveras dans cette loge, répondit-elle en indiquant une construction alvéolée qui rayonnait autour d'une colonne.

La remerciant à peine, je me rendis avec empressement vers l'endroit désigné et pénétrai dans un lieu exigu qu'une lampe à huile éclairait faiblement. J'appelai :

— Valesta ?

Il faisait sombre. D'une sorte d'alcôve surgit une femme à peine vêtue qui se glissa derrière moi et fit tomber les rideaux de l'entrée. Des yeux, je cherchais avidement Valesta quand soudain ses deux bras m'enlacèrent le cou ; la créature appliquait maintenant ses lèvres sur ma nuque !

— Que se passe-t-il ? questionnai-je, ahuri. Où est Valesta ?

— Ce n'est pas Valesta, répondit-elle dans un doux murmure. C'est Sarah. Mais c'est pareil.

Je me dégageai sans douceur, comprenant ma méprise.

— Excuse-moi, dis-je. Pour moi, c'est différent.

Puis je sortis de la loge et revins vivement vers l'hôtesse qui m'avait fourvoyé.

— En vérité, lui annonçai-je avec irritation, c'était Valesta que je cherchais. « Ma » femme.

Elle s'étonna :

— « Ta » femme ?... Mais à Babel, les femmes n'appartiennent à personne ; pas plus que les hommes. Comment te nommes-tu ?

Je demeurai confus et cette fois réellement désorienté. Pouvais-je avouer que je n'étais pas babélien, sachant que la tour n'avait pas d'issues sur le dehors ? On m'eût pris pour un fou ; il me fallait ruser et d'abord me trouver un nom.

— Écoute, lui confiai-je. Je m'appelle Gaspard et je dois retrouver cette femme sans attendre. J'ai perdu la mémoire ; Valesta seule pourra me dire ce que je fais ici. Peux-tu m'aider ?

— Entendu, répondit-elle. Patiente quelque temps ; je viendrai te chercher.

Plus rassuré quant à l'avancement de mon enquête, je regagnai l'endroit où dormait Arcaïdème, et pus à loisir détailler l'aménagement des lieux qui ne laissait pas de me surprendre. Une chose surtout arrêtait mon attention, et que j'avais mal observée jusqu'alors ; il s'agissait de curieux miroirs, très nombreux et de formes complexes, qui garnissaient tous les pans verticaux disponibles, depuis le fût des colonnes jusqu'aux murets, cloisons, parois latérales des terrasses ou des escaliers, se renvoyant l'un à l'autre leur image respective en un jeu infini de reflets où se multipliaient les êtres et les choses. Certains étaient concaves, d'autres convexes, d'autres enfin à facettes, en